

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

2^{ème} année, No 30—Samedi, 14 novembre 1885
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



M. LE GÉNÉRAL BOULANGER, COMM. LE CORPS D'ARMÉE DE TUNISIE — (Voir Entre-Nous).



M. BRISSON, PREMIER MINISTRE DE FRANCE—(Voir Entre-Nous).



M. E. PERRIN, DIRECTEUR DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE, DÉCÉDÉ

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 14 novembre 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Nos primes.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—La volonté, par Carlos. M. Emile Perrin.—Tablette de la mère de famille.—Un conseil par semaine.—La Porteuse de Pain (*suite*).—Un coupe-papier monstre.—Poésie : Ce qu'il faut à une femme, par A. Saulière.—Récréations de la famille—Choses et autres.

GRAVURES : Portraits du général Boulanger et de MM. Brisson et Perrin.—Course en canot entre Hanlan et Teemer.—Saint-Louis : Char urbain brisé par la dynamite.—New York : Un député-shérif assailli par les ouvrières d'une manufacture.—Gravure du feuilletton.—Rébus.

NOS PRIMES

M. Frank F. Rolland, 660, rue Sherbrooke, Montréal, a été l'heureux gagnant de la prime de \$50.00, au dernier tirage mensuel.

"LE MONDE ILLUSTRÉ" AUX ÉTATS-UNIS

M. C. Dubé, notre agent général pour les États-Unis, est autorisé à établir des sous-agences dans toutes les villes des États-Unis.

ENTRE-NOUS

ES deux océans sont réunis par la ligne ferrée du Pacifique Canadien.

Cet événement, l'un des plus importants qui aient jamais eu lieu dans l'histoire, n'est pas passé inaperçu, et aussitôt le dernier rail posé, la nouvelle en a été transmise dans le monde entier.

La reine a envoyé une dépêche au gouverneur-général, le priant de présenter à la population du Canada ses félicitations au sujet de l'achèvement de cet immense travail, qui prend place à côté des entreprises les plus gigantesques, telles que le canal de Suez, les tunnels du mont Cenis et du Saint-Gothard, les câbles transatlantiques, le canal de Panama et le Pacifique Américain.

Sa Majesté "fait des vœux pour le succès d'une œuvre aussi considérable et aussi importante pour l'empire."

Nous en faisons tous, nous aussi, mais au point de vue essentiellement canadien ; *tout* l'empire n'en profiterait que nous ne pourrions pas pleurer outre mesure, si notre pays en tire des avantages sérieux, comme je le crois.

La compagnie du Pacifique a fait une œuvre admirable en créant cette nouvelle grande route, sur laquelle vont s'élanter les colons, trop à l'étroit dans les pays très peuplés, pour chercher plus d'air, plus d'espace et plus de bien-être.

Les avantages qui leur sont offerts sont presque incroyables, et il suffira de dire, pour le prouver, que le voyage, en char d'ortoir, de Montréal à Winnipeg, ne coûte que \$22.

C'est vers l'Ouest que vont surtout se diriger les émigrés européens. Nous, nous avons le Nord !

.

Parmi les portraits que nous publions aujourd'hui sur notre première page, se trouve celui du général Boulanger, auquel nombre de Canadiens ont eu le plaisir de serrer la main, il y a quelques années, lors de son passage à Montréal, à son retour des fêtes de Yorktown.

Ce brillant officier est Breton, il est né à Rennes, le 27 avril 1837, et n'a par conséquent que quarante-huit ans.

A peine sorti de l'école de Saint-Cyr, il fit son noviciat de guerre dans l'expédition de la Grande Kabylie, en Algérie, sous les ordres du maréchal Randon.

En 1859, pendant la campagne d'Italie, il se distingua au combat de Turbigo et fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Toujours à la recherche de nouveaux dangers, nous le voyons en Cochinchine de 1861 à 1866,

puis pendant la campagne de France assister à plusieurs batailles de l'année terrible.

Blessé grièvement en Italie et en Cochinchine, il a l'épaule fracassée à Champigny. Chaque blessure et chaque campagne le pousse en avant, et le 4 mai 1880, il est général de brigade à 43 ans. En 1884 le gouvernement de la République le nomme général de division et commandant du corps d'occupation de la Tunisie.

Le général Boulanger est connu de toute l'Europe, c'est un des soldats de la nouvelle génération qui promettent de relever le plus l'honneur des armes françaises.

Complètement étranger à la politique, il ne voit que la France sans s'inquiéter de savoir qui la gouverne.

C'est un soldat et un Français.

.

Dans la même page nous donnons le portrait de M. Henri Brisson, premier ministre du cabinet français, à la veille d'une chute, disent les uns, plus puissant que jamais, disent les autres.

M. Henri Brisson est Berrichon ; il est né à Bourges, le 31 juillet 1835.

Après de bonnes études au lycée de Bourges, il vint à Paris au commencement de novembre 1851, fit son droit et fut reçu licencié.

Il fallait gagner sa vie : à peine inscrit au barreau, il en est éloigné par une maladie de larynx, qui ne devait se guérir qu'au bout de sept ans. Sa maladie s'aggravant, il va passer un hiver en Egypte. C'est de ce pays du soleil qu'il envoya ses premières correspondances qui le fit reconnaître comme un écrivain de premier ordre.

Quelques années plus tard il fonda la *Revue Politique*, avec Gambetta et dès lors il se lança bravement dans l'arène politique.

L'Année terrible arriva avec ses émotions, ses revers, ses terreurs.

Henri Brisson fut nommé député de la Seine, le 8 février 1871, par 115,594 voix. Depuis cette époque, toujours réélu, il a pris une part active aux travaux des assemblées sans abandonner le labeur quotidien du journaliste. L'éminent député de Paris était encore rédacteur du *Siècle* quand il fut appelé au fauteuil présidentiel.

M. Brisson, qu'on se représente parfois comme un révolutionnaire échevelé, est le plus modeste bourgeois du monde ; il a des habitudes simples, dignes et sérieuses.

Ce ne sera jamais un grand homme, mais ses ennemis le regarderont toujours comme un honnête homme.

Attendons-nous à ce qu'il soit remplacé un de ces jours par un homme plus ambitieux ou moins honnête.

.

Il paraît que l'on parle beaucoup du maire de Montréal depuis quelques jours ; du moins on me l'a assuré, et cela m'amène à vous conter une anecdote se rapportant à un collègue de M. Beaugrand.

Le maire de Lincoln, Nebraska, a, comme la plupart des maires, quelques ennemis.

Un soir de la semaine dernière, en rentrant chez lui il aperçut, sur le perron de sa porte, un cercueil sur lequel se trouvait une lettre par laquelle on l'informait que ce meuble allait lui devenir indispensable s'il ne se rendait pas aux vœux des mécontents.

Le lendemain, le premier magistrat de Lincoln apprenait la chose à ses administrés, par la voix des journaux, en leur disant qu'il avait vendu le cercueil pour \$13, et priant les donateurs inconnus de vouloir bien lui envoyer la prochaine fois un corbillard et deux beaux chevaux noirs.

Ce sang-froid a eu raison du fumiste, auteur de l'envoi du cercueil, et, depuis, le maire de Lincoln ne reçoit plus ni lettres de menaces ni meubles funèbres.

Au reste, c'est une vérité vieille comme le monde, que les personnes que l'on menace de mort, par lettres anonymes, meurent toujours de vieillesse.

.

Quelqu'un, qui lit derrière mon épaule, me dit : —Mais, avec tout cela, je trouve votre *Entre-Nous* bien pâle pour une semaine aussi mouvementée que celle qui vient de s'écouler.

Parbleu, oui ! je suis de son avis ; mais croyez-vous que cela soit bien drôle de parler de ce qui vient de se passer et supposez-vous franchement qu'il y ait là de quoi occuper un homme sérieux et bon citoyen ?

Savez-vous ce que j'ai fait, moi, quand j'ai lu les sottises et les infamies que l'on débitait, je suis allé trouver un homme de bon conseil, un de mes bons amis, M. le curé Sentenne, et voici ce qu'il m'a dit au sujet des excentricités montréalaises :

"Mon opinion, répondit M. le curé, je l'ai donné clairement, en chaire, quand j'ai dit : "Nous sommes dans un temps difficile, nous sommes soumis à de cruelles épreuves, prions Dieu qu'il donne aux uns, sagesse et prudence ; à ceux qui souffrent, la patience et la soumission, et à tous, la charité. " *Tenons-nous en garde contre des esprits exagérés.*"

Et il ajouta :

"La vaccination est nécessaire.

"L'isolement des variolés est une mesure commandée par le bon sens. Quant dans un incendie on ne peut sauver la maison en feu, on cherche au moins à protéger les propriétés voisines.

"Si, quand la maison brûle, tout le monde veut l'éteindre sans ensemble et sans chef, les pompiers ne pourront rien faire.

"Il faut de l'ordre et de la patience.

"Il faut respecter les autorités et obéir aux lois. Si ces lois sont injustes au dire de quelques-uns, il ne faut pas oublier qu'elles demeurent lois, tant que les tribunaux n'ont pas décidé le contraire ou qu'elles n'ont pas été abrogées. Le devoir de tout bon citoyen est de respecter les lois de son pays. Et surtout, je le répète, il faut nous mettre en garde contre des esprits exagérés. Je ne veux faire aucune personnalité, mais je conseille à tous, prudence, soumission et charité."

.

Son Altesse Royal, le prince de Galles, a eu quarante-quatre ans lundi dernier, et cet anniversaire a été marqué par un certain nombre d'articles sur la vie du fils de la reine.

Le futur roi d'Angleterre semble avoir été doué de talents extraordinaires.

Je vois, en effet, dans une de ses biographies, qu'après avoir fait l'exercice trois fois par semaine, avec un régiment de Hussards, et avoir passé deux ou trois mois au camp de Currah, le prince a été jugé digne d'être nommé colonel, dans l'armée, à l'âge de dix-huit ans, général à vingt-et-un ans et maréchal de camp à trente-quatre ans.

Que serait-il donc s'il avait vu le feu ?

Annibal, César et Napoléon n'ont pas eu un avancement aussi rapide. Le prince de Galles doit être un grand capitaine !

Cette Altesse Royale connaît le français, l'italien, l'allemand, le droit, la chimie, etc., mais ses études d'histoire semblent avoir été un peu négligées, puis qu'il a étonné, un jour, ses auditeurs, en parlant de la reine vierge, Elizabeth, comme de "son aïeule !"

.

L'aristocratie anglaise n'aime pas le prince héritier, qui a des idées très démocratiques, et un noble lord disait un jour à ce propos : "Il ne fait aucune différence entre moi et mon domestique."

Ce grand seigneur se trompait sans doute, et il est très probable que le prince de Galles faisait une grande différence entre les deux hommes, mais qu'elle était à l'avantage du domestique.

Je vous disais dernièrement, en parlant du marquis de Lorne, que ce singulier radical avait peut-être en vue un changement de gouvernement et qu'il espérait devenir président de la République ; j'apprends qu'il a un concurrent en la personne de son beau-frère.

Le *Star*, de samedi dernier, dit en effet, en toutes lettres, que le prince héritier observe les changements qui s'opèrent dans la société anglaise, et que, prévoyant la chute de la monarchie, il affiche des idées démocratiques, dans le but de s'asseoir au moins quelque part, ne fût-ce que dans un fauteuil présidentiel ; ce en quoi il se trompe.

.

Sur la quatrième page se trouvent trois gravures d'actualités, tirées du *Illustrated Sporting News*, de New-York, et dont le sens s'explique facilement. Vous avez su que le premier rameur du monde,

le fameux, l'illustre Hanlan, a été vaincu par un nouveau venu, Teemer, et qu'au beau milieu de la course, se voyant battu, il n'a trouvé rien de mieux à faire que de se jeter à l'eau.

Cette petite ruse n'a dupé personne, et la défaite d'Hanlan me laisse très froid.

* * *

Il y a grève des conducteurs des chars urbains à Saint-Louis, et les grévistes n'ont trouvé rien de mieux que de faire sauter un char par la dynamite. Ils voulaient tuer le conducteur, et c'est le seul qui ne l'a pas été.

* * *

Le député-shérif, Daniel Sullivan, se souviendra de la saisie qu'il a été faire chez MM. Wolf Metz, à New-York.

Le malheureux a failli être écharpé par les ouvrières de l'établissement, et c'est avec toutes les peines du monde qu'il a pu s'échapper.

* * *

Le grand saint Médard, de pluvieuse mémoire, a de biens grands chagrins, cette année, qu'il ne cesse de verser ses larmes sur notre pauvre planète.

De l'eau, toujours de l'eau !

Il y a quelque quinze ans, Paris fut humecté, tous les jours, d'une manière déplorable, à peu près comme nous le sommes depuis six mois, et un auteur dramatique eut le courage de produire, dans une revue de l'année, ce couplet étonnant, que nous pourrions répéter à notre tour :

Il a tant plu,
Qu'on ne sait plus,
Dans quel mois il a plus plu ;
Mais c'est sûr, et au surplus,
Il eût moins plu
Qu'ça m'eût plus plu !

Effrayant ! n'est-ce pas !

LÉON LEDIEU.

LA VOLONTÉ

Si tu savais combien je suis heureuse, depuis hier, ma chère amie, si tu le savais ?... Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, que tu envierais mon sort ; ce sont là des vieilleries redites par nos grand'mères, mais que nous dédaignons depuis longtemps d'employer... Mais tu ne peux pas te faire idée du bonheur que j'éprouve, et il va falloir, pour que tu le comprennes, que je te fasse un récit circonstancié, représentant les événements d'assez haut et les expliquant en détail. Ce sera assez long peut-être, mais j'espère que toi, ma bien-aimée, qui t'intéresses à moi, tu trouveras ma lettre trop courte encore... Hum ! hum ! Je manque un peu de modestie, ce me semble, et je sens que si je continuais ce préambule, je finirais par écrire mon éloge, par chanter mes louanges, toutes choses qui iraient fort mal à une pauvre petite personne comme moi. Aussi, craignant le danger attirant, je commence bien vite mon récit, plus sûre de la sorte de ne point retomber dans le péché d'orgueil.

Je te disais donc, ma chère, que mon mari... Eh bien, oui ; encore une fois de plus, il s'agit de lui ! Tu vas me dire que mes lettres ne font qu'en parler d'un bout à l'autre, que c'est ennuyeux à la fin, et que d'ailleurs, après tout ce que j'ai appris sur son compte, il n'est rien qui le touche et que tu ne saches ! Et je serai forcé d'avouer que tu n'as pas complètement tort. Pourtant, ne te fâche pas, ma bonne amie, ne froisse pas mes pattes de mouches, ne les jette pas dédaigneusement dans un coin. Songe—pour m'excuser—qu'une petite femme qui aime tendrement son mari doit en rêver la nuit et le jour, qu'elle a toujours quelque nouveauté à rebâcher sur ce sujet si bon, comme les mères quand elles racontent les histoires sans fin de leurs enfants au temps où ils étaient petits, que pour moi comme pour elles ces confidences sont douces, font passer de bien jolis moments ! Et surtout—pour m'excuser—songe que cette fois c'est une nouvelle vraiment neuve que je vais t'apprendre ! Voilà mon dernier argument, ma chère, ma dernière tentative que je fais pour gagner ton indulgence ; si la curiosité toute-puissante ne réussit pas à te dérider, à te

faire lire ma lettre avidement, alors tant pis, je m'avoue vaincue.

Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à mon mari. Tiens ! C'est presque un mot que je viens de faire là. Presque !... Hier il eût été d'une vérité cruelle, aujourd'hui il n'a plus de raison d'être ; je l'ai trouvé vingt-quatre heures trop tard, c'est dommage ! J'aurais pu lui lancer ça, à mon époux, et il aurait été touché au vif, tandis que maintenant... C'est terrible, mais cet homme devient parfait ; je vais ne plus savoir comment faire pour l'agacer un peu. Il est invulnérable. A peine avait-il jadis deux ou trois côtés sensibles ; aujourd'hui, il est cuirassé tout entier, et pour le faire enrager je serai forcée à l'appeler monsieur le mari sans défauts ! Car je ne lui en connais plus depuis hier, ma chère !

Tu sais combien il a toujours été pour moi plein de tendresse et d'amabilité. Il était gentil, bon, confiant, bref, toutes les qualités ! Et pourtant, j'avais un reproche à lui faire : il était trop doux ! Je puis te paraître étrange ; cette douceur qui me déplaissait, combien d'autres femmes l'aurait désirée, l'aurait adorée. Avoir un mari sans volonté et lui faire faire ce que l'on veut, le forcé malgré lui à remuer bras et jambes, comme si c'était un polichinelle dont on tendrait les ficelles, changer les rôles, et, passe-moi le mot, porter les culottes, n'est-ce pas là le rêve de beaucoup d'entre nous. Moi, je n'aurais pu le souffrir. Il me semble que l'amour que j'ai pour mon mari aurait diminué s'il s'était abaissé sous mon autorité, s'il s'était fait petit garçon prêt à suivre toutes mes volontés. Me vois-tu lui disant : "C'est moi qui commande, monsieur !" le punissant comme un collégien, le faisant courber le dos, tout petit, sous mes colères... Tandis qu'il est si doux d'obéir quand l'être qui ordonne est cher et quand sa volonté est sage ! C'est bien dans le rôle de la femme d'être l'esclave soumise comme c'est dans celui de l'homme d'être le maître protecteur !

Et j'avais une crainte au milieu de mon bonheur, j'avais une peur que cela ne fut pas, et que mon mari avec sa douceur n'eût pas le courage de vouloir. Toujours il avait dit *amen* à tous mes desirs. Sans doute ils n'étaient pas terribles, n'avaient rien d'insensé, mais j'étais fâchée qu'il n'en trouva pas un seul peu déraisonnable, qu'il ne se refusa pas une fois à accéder à mes demandes...

—Nous allons au théâtre, ce soir, mon ami !

—Mais certainement, mignonne.

—A l'Académie, au Théâtre Royal.

—Ou tu voudras.

—Ne trouve-tu pas que nous sortons trop le soir. Voilà une semaine que nous ne sommes pas restés chez nous.

—Puisque cela t'amuse de sortir, sortons !

—Et toi, que préfères-tu ?

—Je préférerai ce que tu décideras. Ainsi, choisis.

—Eh bien ! allons donc au théâtre.

Puis, rageusement, je boutonnais mes gants et nous partions, moi de fort mauvaise humeur, mécontente d'en faire toujours à ma tête. Car sans cesse il en était de même. Voulais-je aller à la campagne ? Allons à la campagne ! Désirai-je un bijou ? Le lendemain je l'avais sous ma serviette. Un bal, samedi ! un autre lundi ! un troisième mardi ! un quatrième !... J'aime la danse et je valse le samedi, le lundi, le mardi, cinq jours de suite, sans que mon mari fasse une observation, seulement une fois ou deux un : "Tu n'es pas fatigué, mignonne ?" Et cependant tu comprends bien que ces veilles répétées ne devaient guère l'amuser, le pauvre homme ! C'était pour me faire plaisir, voilà tout ; ce qui m'amusait l'amusait !

Peut-être aurais-tu été fière de posséder à ce point ton mari, de faire de ta volonté la sienne ? Moi, j'étais toute attristée, toute contrite, et j'avais beau me dire qu'il était charmant, qu'il était bon de faire tout ce qu'il faisait, que je devais être reconnaissante et l'aimer davantage, je l'aimais moins, parce que dans mon affection se glissait un peu de mépris. J'en vins à abuser de sa condescendance, à demander des choses bizarres, espérant qu'il dirait non ; il se contenta de sourire et d'accorder. Alors j'eus sans cesse des desirs insensés. Et toujours, toujours il disait oui.

Si durant deux ou trois mois encore ce ménage avait continué, je serais devenue mauvaise tout à

fait. Je me sentais volontaire devant cette bonté, j'en serais arrivée à ne plus regarder mon mari que comme un être nul, une valeur négligeable. Heureusement, j'ai été arrêtée sur la pente redoutable, je suis redevenue respectueuse et obéissante. Et c'est hier au soir que s'est manifesté le miracle. A la suite de quelque observation, je me suis emportée, j'ai dit deux ou trois mots méchants. Je croyais que, comme toujours, mon mari s'inclinerait. Pas du tout, il s'est relevé, et froidement, avec une volonté très ferme, m'a interrompue, m'a arrêtée. Et, Dieu me pardonne, je crois qu'il a jeté ces deux mots : "Je veux."

Oh ! figures-toi ma joi, chère amie, la dernière qualité que je ne reconnaissais pas à mon mari, il l'a. Aussi, comme je lui ai tendrement demandé pardon, le soir, de mon emportement ; comme j'étais heureuse d'avoir à implorer et d'être pardonnée. Non, vois-tu, le bonheur, la destinée de la femme est d'avoir un maître. D'autres seront d'un avis contraire, mais moi, je veux être dominée !

CARLOS.

M. ÉMILE PERRIN

(Voir gravures)

VAINCU par le douloureux mal qui le minait depuis longtemps et dont le triste dénouement était inévitable, M. Perrin, administrateur général de la Comédie-Française, a succombé dans la journée du 8 octobre.

Cet homme distingué, cet érudit sagace, cet artiste délicat, laisse en mourant un vide qui sera sensible à tout le monde artistique et intelligent.

Son administration en qualité de directeur de la Comédie-Française a duré quatorze années, et la prospérité de cette période étendue en égale la durée.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 21 janvier 1852, puis officier le 14 août 1865, il avait été promu commandeur le 13 juillet 1881.

Son goût sûr, son jugement sain, son expérience acquise par une conscience pratique, mettaient cet homme remarquable au premier plan, dans les questions artistiques et théâtrales.

M. Perrin est mort entouré des siens, ayant reçu les secours consolants de la religion catholique, à l'âge de 71 ans.

TABLETTES DE LA MÈRE DE FAMILLE

On ne fait pas toujours du neuf ; il me semble qu'il est temps de songer à remettre en état les vêtements de laine ; je vous indiquerai donc le moyen que je crois être le meilleur pour les nettoyer.

La mode a changé depuis l'hiver dernier, il est donc entendu que vous commencerez par découdre les costumes et par tirer soigneusement tous les points et tous les bouts de fil ; puis vous couvrirez les taches de savon sec.

Vous aurez jeté 7 onces de farine de moutarde dans 1 1/2 gallon (impérial) d'eau bouillante ; cette farine bouillira deux minutes ; vous laisserez alors refroidir de façon à pouvoir y plonger la main sans vous brûler.

Vous mettez alors l'étoffe dans une terrine et vous jeterez dessus l'eau de moutarde ; vous savonnerez avec soin, particulièrement les taches et rincerez ensuite dans plusieurs eaux, jusqu'à ce que la dernière sorte bien claire.

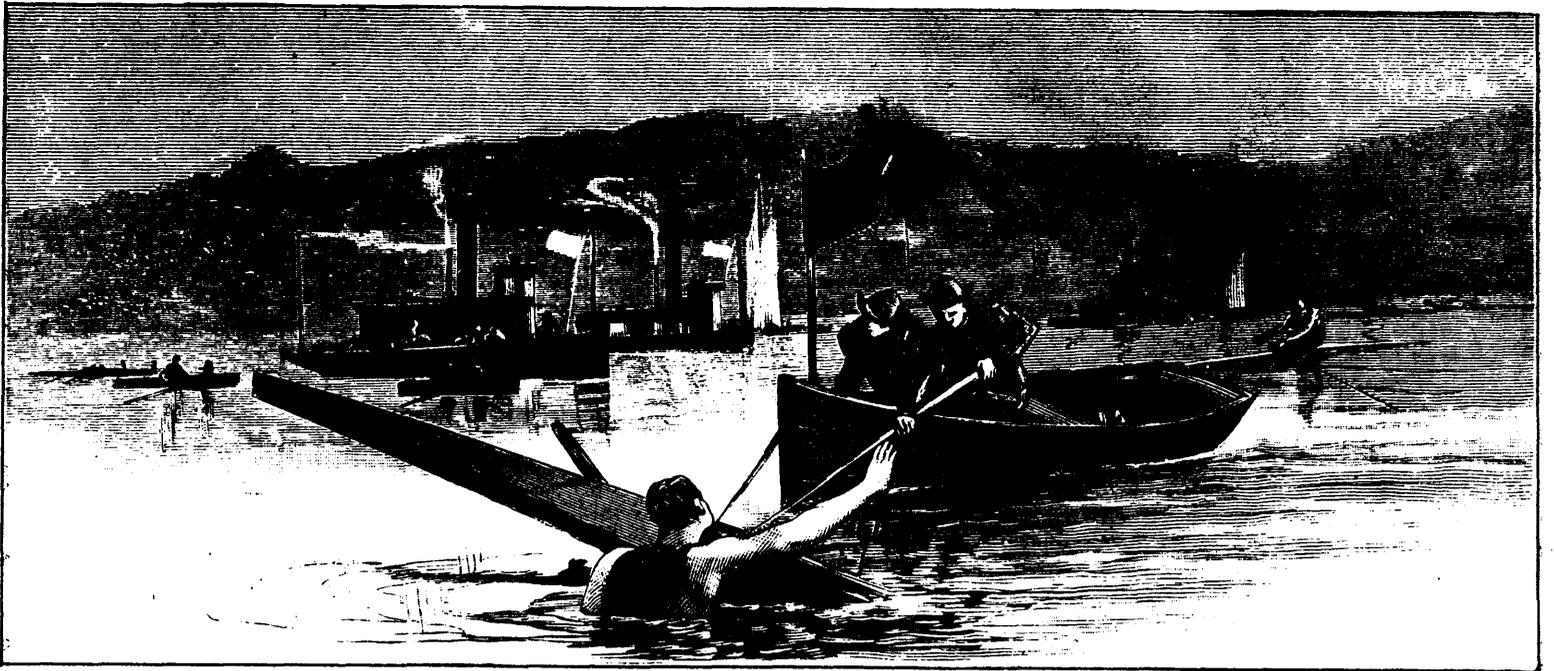
L'étoffe doit ensuite être étendue sur une corde qui ne tache pas ; lorsqu'elle est sèche, on la recouvre d'un linge mouillé et on la repasse avec un fer chaud.

LAURENCE DE VILLENEUVE.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

L'excès de sommeil est nuisible à la santé et prédispose aux congestions sanguines et à l'obésité. Les personnes qui dorment peu sont irritables et en proie à une fièvre intense ; elles ont les mains brûlantes et sont incapables d'un travail soutenu.

Il est urgent, pour réparer nos forces, de dormir au moins six heures.



COURSE ENTRE HANLAN ET TEEMER, A PLEASANT ISLAND. — LE CANOT D'HANLAN CHAVIRE



SAINT-LOUIS. — CHAR URBAIN BRISÉ PAR LA DYNAMITE



NEW-YORK. — UN DÉPUTÉ SHÉRIF ASSAILLI PAR LES OUVRIÈRES D'UNE MANUFACTURE

LA
PORTEUSE DE PAIN

—o—
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)
—o—

XXIV

Un heureux hasard lui vint en aide. Depuis deux jours Lucie avait quitté la demeure hospitalière du commissaire de police pour retourner chez elle, au quai Bourbon. Il était dix heures du matin. Une belle journée succédait à une nuit d'orage. La pluie diluvienne tombée pendant de longues heures, avec accompagnement d'éclairs et de tonnerre, avait roulé des monceaux de sable qui par endroits encombraient les ruisseaux. Deux cantonniers du service communal ramassaient le sable sur le chemin de Bois-Colombes à la Garenne, et le rejetaient sur les bas-côtés. Tout à coup l'un d'eux, se baissant, ramassa un manche de couteau auquel attachait un morceau de lame complètement couvert de rouille.

—Qu'est-ce que tu as trouvé ? lui demanda son camarade.

—Un vieux manche de couteau. J'ai cru que c'était autre chose. C'est bon à rien.

Et il lança sa trouvaille sur le talus descendant vers la plaine de la Garenne. En ce moment Larchaut et son brigadier en tournée suivaient le chemin placé en contrebas du talus et gagnant plus loin la chaussée de la route. Le manche de couteau, lancé avec force, ricocha et vint tomber aux pieds de Larchaut. Les deux gendarmes s'arrêtèrent.

—Qui est-ce qui jette des pierres par ici ? cria le brigadier.

La réponse à cette question ne se fit point attendre. Le cantonnier apparut sur le crête du talus et répliqua :

—Ce ne sont pas des pierres, brigadier.

—Quoi donc, pour lors ?
—C'est un manche de couteau que je viens de ramasser dans le sable qui encombrait le ruisseau. Il est là. Au bout de la botte de M. Larchaut.

Les deux gendarmes regardèrent à la fois le sol. Larchaut aperçut le manche du couteau, poussa une exclamation de surprise et de joie, et s'empressa de le ramasser.

XXVI

—Tonnerre ! fit le gendarme après avoir examiné l'objet avec attention. En voilà de la chance ! Je veux que le diable m'emporte si ce n'est pas ce que nous cherchons depuis plusieurs jours sans le trouver. Voyez donc un peu ça, brigadier pour voir.

Le brigadier prit le manche de couteau et l'examina.

—Mais oui, fit-il ensuite. Mais oui, la brisure de cette lame semblerait pouvoir s'adapter au morceau trouvé par monsieur le commissaire.

—Vite, il faut lui porter cela.

—Allons-y de suite, répondit le brigadier, et il ajouta, en s'adressant au cantonnier toujours debout sur le crête du talus ! Si c'est bien la chose que nous présumons, vous pouvez bien vous vanter mon brave, d'avoir fait une jolie trouvaille. Nous nous reverrons.

Et, suivi de Larchaut, il regagna le chemin de Bois-Colombes, d'où ils venaient. Les deux gendarmes se rendirent au pas accéléré au bureau du commissaire de police et furent introduits sans retard auprès du magistrat qui se trouvait dans son cabinet.

—Quel motif vous amène, messieurs ? leur demanda-t-il. Avez-vous à m'apprendre quelque chose de nouveau ?

—Je le crois, monsieur le commissaire. Quelque chose de nouveau et de très important.

—De quoi donc s'agit-il ?

—Voyez.

Et le brigadier présenta le manche auquel attachait un fragment de lame brisée. Le magistrat, après l'avoir examiné, s'écria :

—Mais c'est l'objet que je vous avais donné mission de chercher ?

—C'est notre avis, monsieur le commissaire. Du reste il est facile de s'en assurer.

Vivement le magistrat ouvrit un des tiroirs de son bureau et y prit le morceau de lame trouvé

Peut-être le hasard, insinua Larchaut.

—Hasard singulier, mais admissible, reprit le commissaire. Il se peut d'ailleurs que ce couteau n'ait point été acheté par celui qui s'en est servi, et lui soit arrivé de seconde ou de troisième main.

—Monsieur le commissaire, fit observer le brigadier, le morceau de lame ramassé par vous prouve que le couteau était neuf. Donc, il devait être sorti depuis peu de jours de chez le fabricant.

—Cela semble logique, dit le magistrat. Il est toujours bon de faire une enquête à ce sujet. Je vais aller ce matin même à Paris. Je visiterai le chef de la sûreté, et nous verrons ensemble si nous tenons un point de départ sur lequel on puisse prendre chasse. Je vous félicite toujours, messieurs, de cette trouvaille ; je serai très heureux de vous en féliciter plus encore si elle nous conduit à un résultat.

Larchaut et son chef se retirèrent. Le commissaire de police enveloppa dans un journal les deux fragments du couteau, et, ainsi qu'il venait de l'annoncer, partit pour Paris. Quoique la tentative d'assassinat eût été mise sur le compte d'un rôdeur de banlieu et qu'on n'y attachât au parquet qu'une importance relative, un juge avait été nommé pour instruire l'affaire, mais l'instruction s'était forcément bornée à l'interrogatoire sommaire de Lise Perrin, la porteuse de pain, et de Lucie. Après ces interrogatoires, qui ne pouvaient rien apprendre à la justice, l'affaire était rentrée dans les cartons d'où, selon toute apparence, elle ne devait jamais sortir. Le chef de la sûreté reçut immédiatement le commissaire de Bois-Colombes, qui lui expliqua en peu de mots le but de sa visite, et lui présenta les deux fragments de l'arme, réunis et formant un tout.

—Peut être, en effet, y a-t-il là un point de départ, dit le chef de la sûreté ; nous devons avant toute chose en référer au juge d'instruction. Veuillez m'accompagner au palais.

Mis au fait de l'incident qui venait de se produire, le juge d'instruction fut d'avis qu'il fallait s'en préoccuper. A lui aussi il semblait louche que le couteau, devant servir à l'accomplissement du crime, eût été acheté dans la maison qu'habitait la victime. Cela paraissait indiquer chez le meurtrier la préméditation. Séance tenante un garçon de bureau alla chercher une voiture dans laquelle le juge d'instruction et le chef de la sûreté se rendirent au magasin de coutellerie du quai Bourbon. Le coutelier était absent. Ce fut sa femme qui reçut les visiteurs. Le juge d'instruction déclina ses qualités, et, voyant

la boutiquière émue et inquiète, s'empressa d'ajouter :

—N'ayez aucune crainte, madame. Vous ne pouvez être compromise. Nous venons réclamer de vous quelques renseignements.

—Je suis à vos ordres, messieurs. De quoi s'agit-il ?

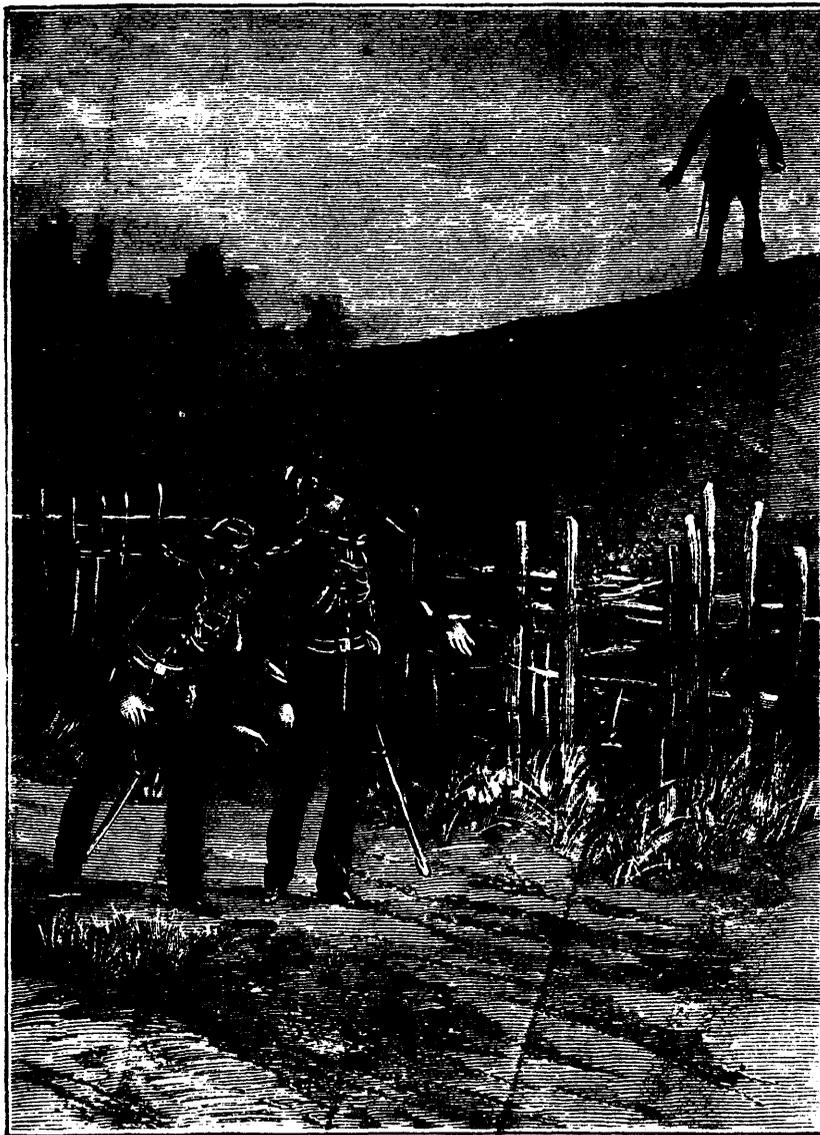
Le chef de la sûreté présenta l'arme brisée, et dit :

—Voici un couteau qui sort de vos ateliers, n'est-ce pas ?

—C'est incontestable, répliqua la marchande après avoir examiné le tronçon de lame attaché au manche. Voici notre nom, notre adresse et notre marque de fabrique.

—Malgré la rouille qui le couvre, ce couteau paraît neuf, fit le juge d'instruction.

—Il l'est évidemment.



C'est un manche de couteau que je viens de ramasser dans le sable.—(Voir page 221, col. 1.)

près de Lucie. Il présenta ce fragment à la cassure du tronçon et constata qu'ils s'y adaptait avec une précision mathématique.

—Oui, fit-il ensuite, c'est bien le couteau complet.

—Présentement on peut savoir où il a été acheté, reprit le brigadier, et peut-être à qui il a été vendu. L'adresse du fabricant est gravée près du manche ; elle est encore lisible sous la couche de rouille qui la couvre.

Le commissaire étudia l'endroit indiqué et lut à haute voix :

—“ Ronsard, coutelier, quai Bourbon, 9.”

En même temps il tressaillit.

—Quai Bourbon, numéro 9 ! répéta-t-il ; mais c'est l'adresse de mademoiselle Lucie ! Le couteau de l'assassin aurait été acheté dans la maison même de la victime ! Voilà qui est étrange !

—Vous souvenez-vous de la personne à qui il a été vendu ?

—Nous vendons beaucoup, monsieur ; soit moi, soit mon mari, soit notre commis. Il m'est donc impossible de préciser, mais toutes les ventes sont inscrites à leur date sur le registre servant de main courante. Je vais consulter ce registre et je saurai si mon mari ou le commis ont vendu un couteau de ce genre depuis que, moi, j'en ai livré un.

La marchande feuilleta son livre et reprit au bout d'un instant :

—On n'en a pas vendu.

—A quelle époque avez-vous livré celui-ci ?

La coutelière cita une date fixe.

—Juste la veille du jour où le crime a été commis ? s'écria le chef de la sûreté.

—Avez-vous oublié quel était votre acquéreur ? interrogea le juge d'instruction.

—Nullement. C'est un monsieur.

—Un monsieur ! répétèrent à la fois les deux hommes.

—Oui, un vrai monsieur et très bien mis, ma foi. Il est entré dans la boutique. Il pouvait être entre huit et neuf heures du soir. Il m'a demandé un couteau de cuisine pareil à ceux dont les bouchers se servent pour désosser leur viande. Ce sont ses propres expressions. Enfin quelque chose de très solide.

—Pourriez-vous me donner le signalement exact de ce personnage ?

—Oh ! impossible. On voit tant de monde qu'on ne fait pas plus attention à celui-ci qu'à celui-là.

—Était-il jeune ?

—Je crois bien qu'il pouvait avoir aux alentours de cinquante ans. Il grisonnait. Tenue soignée, je vous le répète. J'ai remarqué qu'il était ganté juste comme un homme coquet. Il s'exprimait fort bien.

Les magistrats se regardaient, déconfits. Évidemment, le client de passage dont la coutelière venait d'esquisser le portrait ne pouvait être le meurtrier de la jeune ouvrière. Le juge d'instruction exprima tout haut cette opinion.

—Qui sait ? répliqua le chef de la sûreté au bout d'un instant. Il y a des choses si bizarres.

—Quel autre intérêt que le vol aurait poussé l'assassin ? Or, l'homme que décrit madame ne ressemble guère à un voleur de grand chemin.

—Rien ne prouve que le vol fût le seul mobile du crime.

—Véritablement croyez-vous cela ?

—Je ne crois rien, je doute et je cherche.

Le juge d'instruction parut réfléchir pendant un instant, mais il ne dit mot, et, après avoir remercié la coutelière, il quitta le magasin avec son compagnon. Une fois sur le quai, il s'arrêta en face de la porte cochère du numéro 9, et demanda au chef de la sûreté :

—C'est là que demeure mademoiselle Lucie ?

—Oui, monsieur.

—Et bien, nous sommes tout portés. Montons chez elle.

—Vous avez raison. Par cette jeune fille on peut découvrir quelle personne avait à la frapper un intérêt autre que le vol.

Les deux magistrats se firent indiquer la chambre de Lucie par la concierge. L'ouvrière, bien faible encore, travaillait au moment où les visiteurs inattendus entrèrent chez elle. Elle reconnut du premier coup d'œil le juge d'instruction et se leva pour le recevoir.

—Restez assise, ma chère enfant, lui dit-il. Je n'ai à vous adresser que quelques questions qui ne vous fatigueront pas.

XXVII

—Auriez-vous découvert l'homme qui m'a frappé ? demanda Lucie.

—Non, par malheur ! Mais nous croyons tenir une piste.

—Laquelle ?

—On a trouvé le manche de couteau dont l'assassin a fait usage. Ce manche s'adapte à merveille au fragment de la lame restée près de vous à Bois-Colombes. Il résulte de cette trouvaille que nous savons où le couteau a été acheté.

—Ah ! fit Lucie.

—La veille du jour où le crime a été commis, poursuivit le juge d'instruction, le coutelier qui occupe le rez-de-chaussée de votre maison a vendu cette arme entre huit et neuf heures du soir.

—Voilà un singulier hasard ! s'écria la jeune fille. Quel était l'acheteur ?

—Un homme d'un certain âge, un monsieur, bien vêtu et ayant une apparence très comme il faut.

—Alors, ce n'est pas l'homme qui m'a frappée.

—Comment le savez-vous ?

—Malgré mon épouvante et malgré le ténèbres, j'ai bien vu que mon assassin était misérablement vêtu.

—On peut prendre un déguisement.

—C'est vrai, monsieur ; mais je ne comprends pas ce que par là vous voulez déduire.

—Nous en déduisons que ce n'était point uniquement pour vous voler qu'on vous assassinait.

—Quel autre motif aurait fait agir le criminel ?

—N'avez-vous point d'ennemis ?

Lucie sourit.

—Comment aurais-je des ennemis ? répliqua-t-elle. Je vis dans un isolement complet. Je suis orpheline, élevée à l'hospice des Enfants-Trouvés. Je ne connais que mon fiancé, absent de Paris depuis quelques jours.

—Vous n'aviez annoncé à personne que vous iriez à Bois-Colombes ?

—A personne. Une demoiselle de magasin de ma patronne était venue me prévenir que je devais porter une robe de bal à la femme du maire de la Garenne. Personne ne pouvait savoir à quelle heure je reviendrais, dans quelles conditions, et de quel côté je passerais. J'aurais pu être accompagnée, j'aurais pu prendre une voiture au lieu d'aller en chemin de fer, et je l'aurais fait si ce n'eût pas été très coûteux.

—Rien de plus logique, fit observer le chef de la sûreté.

—Nous devons donc nous en tenir à notre première version, dit le juge d'instruction, et cependant la provenance du couteau fait naître dans mon esprit bien des doutes.

—Selon moi, le couteau ne prouve absolument rien, répliqua Lucie. Il était neuf ; soit, mais l'assassin pouvait en posséder un sortant de la même maison et n'ayant jamais servi, peut-être encore avait-il soit trouvé, soit volé ce couteau. Mais gardez-vous de croire que le crime ait été prémédité et qu'il ait eu un autre mobile que le vol. Personne ne me connaît, je vous le répète, et je ne connais personne. Je travaille ici seule, toujours, n'ayant d'autres visites que celles de mon fiancé qui sera bientôt mon mari, et de cette brave mère Lison à qui je dois la vie, car sans elle je serais morte faute de secours sur la route où je venais de tomber évanouie. Encore une fois, qui donc me haïrait et quelle vengeance aurait-on pu vouloir exercer contre moi ? En mon âme et conscience, monsieur, la préméditation est inadmissible.

—Je tenais, mademoiselle, à vous entendre affirmer cela vous-même, dit le juge d'instruction.

Il salua la jeune fille et se retira avec le chef de la sûreté. Lucie demeura seule, parfaitement convaincue que les magistrats faisaient fausse route. Ayant besoin de voir madame Augustine, elle prit une voiture et se rendit rue St-Honoré.

L'histoire "d'accident," narrée par la porteuse de pain, à l'instigation du commissaire de police de Bois-Colombes, s'était trouvée démentie inconsidérablement par Lucie. L'ouvrière avait raconté à sa patronne toute la vérité, et ce récit avait été fait en présence de mademoiselle Amanda et des deux autres essayeuses. On connaissait donc la tentative d'assassinat dont la fiancée de Lucien Labroue s'était trouvée victime, en revenant de la Garenne de Colombes. Aussi mademoiselle Amanda ne cessait de se répéter :

—Ai-je eu de la veine de ne point aller porter la robe avec Lucie à la femme de "mossieu" le maire ! J'aurais peut-être récolté un joli coup de couteau !

En voyant la jeune fille entrer dans le salon d'essayage, madame Augustine fit deux pas à sa rencontre et l'embrassa. Les trois essayeuses prirent des nouvelles de sa santé avec l'apparence du plus vif intérêt. Ensuite madame Augustine demanda :

—Eh bien, mon enfant, a-t-on trouvé votre assassin ?

—Non, madame, et je suis bien convaincue qu'on ne le trouvera pas.

—Pourquoi donc ?

—Cinq minutes avant de partir pour venir vous voir j'ai reçu la visite de monsieur le juge d'instruction accompagné du chef de la sûreté.

—Eh bien ?

—Eh bien, madame ces messieurs s'égarèrent.

—Comment cela ?

—Ils se persuadent que le vol n'aurait pas été le seul motif du crime et que l'homme qui m'a frappé l'a fait, soit par haine, soit par vengeance. Et sur quoi se basent-ils pour supposer cela ?

—Sur une circonstance assez bizarre. Le couteau du meurtrier inconnu s'était brisé contre le busc de mon corset. L'un des fragments de la lame échappait aux recherches. On vient enfin de le trouver et on a acquis la certitude que, la veille du crime, à huit heures et demie du soir, ce couteau avait été acheté, par un monsieur d'un certain âge et vêtu avec distinction, chez le coutelier occupant le rez-de-chaussée de la maison que j'habite.

Amanda écoutait avec une extrême attention.

—C'est, en effet, très bizarre ! s'écria madame Augustine. Je suis de l'avis des magistrats, il pourrait bien y avoir quelque haine là-dessous.

—Qui me haïrait ? Je ne gêne personne. Je ne porte ombrage à personne.

—Une vengeance, mon enfant.

—De quoi se vengerait-on ? A qui ai-je fait du mal ?

Mademoiselle Amanda se souvint tout à coup que quelque temps auparavant un commissaire était venu demander à la concierge des renseignements sur Lucie. Elle garda pour elle ce souvenir et dit tout haut :

—Ce pourrait être un amoureux éconduit.

Lucie eut un sourire aux lèvres en répliquant :

—Je n'ai jamais éconduit qui que ce soit, par l'excellente raison que personne, sauf mon fiancé, ne m'a parlé d'amour.

—Tout cela est inexplicable ! murmura madame Augustine. Mais le temps débrouille des écheveaux aussi compliqués que celui-là. A présent, mon enfant, apprenez-moi ce qui vous amène.

Lucie se fit livrer des fournitures dont elle avait besoin pour le travail qu'elle achevait chez elle, et elle partit.

* * *

Nous avons laissé Ovide Soliveau, sous le pseudonyme du baron Arnold de Reiss, gagner, en compagnie de mademoiselle Amanda, le restaurant Brébant où ils allaient reprendre possession de leur cabinet habituel. Tout en cheminant ils causaient.

—Qu'avez-vous fait en mon absence, ma belle poulette ? demanda Ovide.

—J'étais furieuse de votre brusque départ et je m'ennuyais de ne pas vous voir. En sortant de l'atelier je dinais sans appétit et j'allais me coucher, — Bien vrai ?

—Oh ! quant à ça, parole d'honneur !

—Conduite exemplaire dont je vous félicite sincèrement. Et ça marche-t-il à la maison de madame Augustine, les affaires ?

—De la besogne par-dessus la tête ! Cette patronne a une veine ! Dans un an elle compte se retirer avec une grosse fortune et céder sa maison.

Mademoiselle Amanda regarda Soliveau du coin de l'œil, et ajouta d'un air insinuant :

—Voilà une maison qui m'irait comme un gant ! Ovide comprit à merveille.

—Eh ! eh ! fit-il, d'ici à un an, on ne sait pas ce qui peut arriver.

Puis, changeant de ton :

—Avez-vous bon appétit, ma poulette ?

—Un appétit superbe. Je vais donner un joli coup de fourchette ! vous verrez, ça ! A propos, vous savez, Lucie ?

—Qui ça, Lucie ?

—L'ouvrière chez laquelle je suis allé avec vous deux fois, quai Bourbon, numéro 9, même que vous restiez à la porte dans la voiture, et qui avait disparu.

—Est-ce qu'elle est retrouvée ?

—C'est toute une histoire et je l'ai échappé belle.

—Vous, ma poulette, et comment ça ?

—En n'allant pas avec elle à la Garenne de Colombes porter cette farfouille robe de bal.

—Qu'est-il donc arrivé ? demanda Ovide de l'air le plus naturel.

—Un drame, mon cher ! Comme à l'Ambigu ! Lucie a été aux trois quarts assassinée.

Soliveau joua la surprise et l'émotion.

—Ah ! mon Dieu, la pauvre enfant ! fit-il ; assassinée !

—D'un grand coup de couteau dans la poitrine, poursuivit mademoiselle Amanda. Et c'est grâce aux baleines de son corset qu'elle n'est pas morte !

XXVIII

—Il est certain que la pauvre demoiselle l'a échappé belle ! dit Ovide ; les scélérats capables de commettre de pareils crimes sont de trop sur la terre ! L'assassin est-il arrêté ?

—Non.
—Eh ! bien, mes complices au préfet de la police ! ricana le Dijonnais. Ses employés travaillent joliment !

Amanda reprit :
—Mais s'il n'est pas arrêté, il le sera.
—Croyez-vous ?
—Oui, et j'ai raison de le croire. On mettait la tentative de meurtre sur le compte des rôdeurs de la banlieue de Paris.

—Et ce n'est point cela ?
—Il paraît. Les magistrats se sont ravisés. Ovide tressaillit.
—Ah ! ah ! fit-il avec beaucoup de vivacité. Comment donc ?

—Ils supposent maintenant que le vol n'était pas le mobile de l'assassinat.

—Quel autre, alors ?
—Une haine, une vengeance.
—Tiens ! tiens ! tiens ! Mais sur quoi les magistrats basent-ils cette supposition ?

—On a trouvé un indice.
—Un indice ? répéta Soliveau haletant.
—Oui.
—De quelle nature ?

—On a trouvé le manche du couteau qui s'était brisé sur le busc du corset de Lucie, on a lu l'adresse du fabricant sur le tronçon de lame adhérent à ce manche, et on a découvert que le couteau avait été acheté la veille du crime, dans la soirée, par un monsieur bien vêtu et de bonne mine. Le pseudo-baron Arnold de Reiss devint livide.

Amanda continua :
—Un monsieur grisonnant, d'une cinquantaine d'années...

La jeune fille s'interrompit.
—Mais qu'avez-vous donc ? demanda-t-elle. Je sens trembler votre bras. Etes-vous malade ?

—Non, non, je n'ai rien, je me porte à merveille, dit Ovide en faisant un effort surhumain pour reprendre son calme. Votre récit me semble palpitant. Alors on pense que ce petit monsieur bien vêtu et de bonne mine aurait voulu tuer l'ouvrière ?

—Parfaitement.
—Soit. Dans quel but ?

—On ne le sait pas encore, mais on le saura. Figurez-vous que ce monsieur avait acheté le couteau dans la boutique du rez-de-chaussée de la maison même où demeure Lucie. Il a fait cette jolie emplette pendant que j'étais montée au sixième étage, et que vous m'attendiez sur le quai.

—Etrange hasard !
—Vous auriez pu voir cet homme depuis la voiture où vous étiez resté.

—Je l'ai peut-être vu, car je regardais précisément la boutique de coutellerie, répondit Ovide avec aplomb. Mais je n'avais aucun motif pour le remarquer, et je ne m'en souviens pas.

Amanda, trouvant que son adorateur platonique venait de parler avec un accent singulier, le regarda curieusement, et, pour la première fois, remarqua sa pâleur, mais on arrivait chez Brébant et elle ne put le questionner. On se mit à table dans le cabinet habituel, et aussitôt après le potage à la bisque Ovide renoua la conversation juste à l'endroit où elle avait été interrompue.

—Alors, dit-il, on cherche le monsieur bien vêtu ?

—Oui.
—Pourquoi un homme qui ne semble point appartenir à la classe des malfaiteurs de profession aurait-il frappé cette jeune fille ?

—Je vous le répète, par vengeance ou par haine.
—Alors, mademoiselle Lucie devrait le connaître.

—Elle prétend qu'elle ne se doute pas qui ce peut-être. Mais c'est une poseuse, une sainte-n'y-touche, et certain fait dont je me souviens, me

prouve que quelqu'un cherchait Lucie et mettait beaucoup d'instance à la trouver.

—Quel est ce fait, ma poulette ?
—La démarche qu'un commissaire fit à notre atelier.

Ovide sentit un petit frisson courir sur son épiderme.

—Ah ! ah ! Uu commissaire ! répéta-t-il pour se donner une contenance.

—Oui, avec le costume de l'emploi, et médaillé. Il venait pour Lucie, il apportait une lettre.

—Eh bien, qu'y avait-il d'étonnant à cela ? Ce commissaire, chargé d'une lettre, voulait la remettre.

—Ne trouvant pas Lucie, il a demandé son adresse.

—Naturellement, puisqu'il tenait à s'acquitter de sa commission. Qu'est-ce que ça prouve ?

—Ça prouve qu'on s'occupait de cette pimbèche, et qu'elle était connue de quelqu'un, tout en prétendant ne connaître personne.

—En effet, ce raisonnement est des plus logiques. Mais mangez donc, ma belle poulette. Vous causez, vous causez, et votre assiette reste pleine.

—Je croyais vous intéresser en vous racontant tout cela, dit la jeune fille en regardant le pseudo-baron de Reiss dans le blanc des yeux.

Ovide ne sourcilla pas.

—Vous m'intéressez certainement, répliqua-t-il. Mais on ne peut pas s'occuper toujours d'un même incident, et j'ai vu dans ma vie nombre de choses bien autrement étranges que celle-là.

—N'en parlons plus, dit mademoiselle Amanda, et revenons à vous. Qu'avez-vous fait dans votre voyage ?

—J'ai collectionné des petits papiers, répondit Ovide en riant.

—Des petits papiers Garat ? Des billets de banque ?

—Ah ! non, par exemple, car ceux dont je parle m'ont coûté pas mal d'argent.

—De quel genre sont-ils ces papiers ?
—Des autographes.

—De personnages historiques du bon vieux temps ?

—De gens très vivants.
—Célèbres, alors ?

—Tout ce qu'il y a au monde de plus inconnu.
—Et où êtes-vous allé faire cette singulière opération ?

—A Joigny.

(La suite au prochain numéro.)

UN COUPE-PAPIER MONSTRE

Il y a quelques mois, un jeune et opulent rajah du pays de Holkar, se trouvant en visite chez lord Dufferin, le vice-roi des Indes (ex-gouverneur du Canada), vit ce dernier prendre les journaux illustrés de Londres, apportés par la malle, et les couper avec un coupe-papier en ivoire. C'était la première fois que le prince indien voyait faire usage de cet instrument.

—Faites m'en cadeau, dit-il au vice-roi, je vous en rendrai un autre.

Lord Dufferin s'empressa de répondre à ce désir, et le rajah repartit pour son pays. Ces jours derniers il revint à Calcutta, amenant avec lui un jeune éléphant, dont les défenses sont taillées le plus artistiquement du monde en coupe-papier, et qu'il offrit en présent au vice-roi.

Un serviteur plaça sur un tapis, devant l'éléphant, des journaux illustrés non coupés ; l'intelligent animal les saisit avec sa trompe, les coupa très adroitement avec ses défenses et les reposa très délicatement sur le tapis.

NOTES ET IMPRESSIONS

Celui qui s'humilie pour un but qui n'a rien de vil, ne se dégrade pas, quels que soient les dédains qu'il en recueille.—S. PELLICO.

En général, quand nous trouvons que tout va mal au dehors, c'est que rien ne va bien en nous.—G.-M. VALTOUR.

Pour savoir ce que pense et ce qu'est au fond une société, il est indispensable de savoir comment et de quoi elle s'amuse.—A. HEULBARD.

CE QU'IL FAUT A UNE FEMME

Un Roméo de mon village
S'en vint sonner chez mon curé
Et lui tint ce naïf langage :

« Je me sens, dit-il attiré
Depuis peu vers le mariage ;
Vous savez beaucoup et moi rien ;
Enumérez-moi, pour mon bien,
Tout ce qu'il faut dans un ménage. »

« Mon enfant, dit le chapelain,
C'est gratis qu'un conseil se donne ;
Mais sur ce point Dieu me pardonne !
Mon chapelet a plus d'un grain.
Ecoute : Une femme doit être
Dévouée au mari, son maître,
Chaste de corps, chaste de cœur,
Exemplaire par la douceur,
Propre, soumise, compatissante,
Laborieuse, patiente,
Surtout modeste en ses discours,
Sobre, économe, prévoyante,
Discrète comme les gens sourds ;
Raisnable, propre, muette,
Délaigneuse de la coquette,
Tolérante au pauvre pêcheur,
Gaie en santé, dans la souffrance
D'égale et pacifique humeur,
Et ferme aux chocs de l'existence ;
Charitable pour le prochain,
Pour elle-même très sévère,
Soucieuse du lendemain,
Aimable, et cependant austère ;
Pieuse autant qu'il se pourra,
Pour le surplus, et coëtera.
Secondement, elle doit être »

« Comment ! s'écria le garçon,
Le second point de la leçon
Ne commence que d'apparaître ? »

« Pauvre ami ! ce n'est pas le quart
Du total qui me reste à dire . . . »

« Qu'on connaît mal ce qu'on désire ?
Reprit alors le campagnard.
Cela suffit ; je vous annonce
Que je préfère m'en priver.
Il en faut tant que j'y renonce ;
C'est trop difficile à trouver. »

AUGUSTE SAULIÈRE.

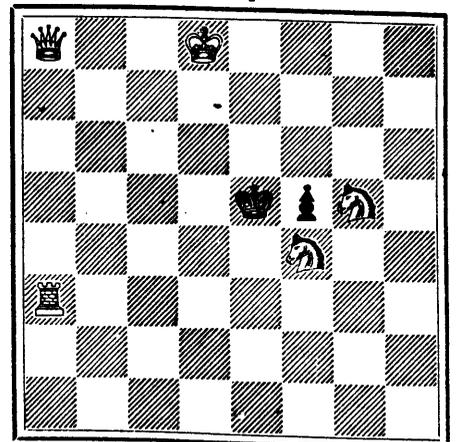
RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 136.—CHARADE

Mon Un couvre bien des appas ;
C'est l'arsenal de toute belle.
La laide aussi n'en manque pas ;
La parure étant toute pour elle.
Nous jetons un cri de douleur
En heurtant mon Deux, par mégarde ;
Sa chute fit plus d'un malheur.
Bons promeneurs, prenez-y garde !
Quatre-vingt-treize à mon Entier
Donna sa juste récompense
L'échafaud lui fit expier
Le sang dont il couvrit la France.

No 137.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. G. B. Spencer, Rutland, Etats-Unis
Noirs—2 pièces



Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No 134.—Le mot est : Peuple.

No 135.—Le nom est : Louis-David Riel

ONT DEVINE :

Problèmes.—Arthur St-Laurent, Ottawa ; Philéas Roy, Pointe-Lévis ; Mlle N. Dumas, Montréal.
Rébus.—Mme M.-D. Michaud, St-Gabriel de Brandon ; J. E. Martin, Lewiston, Me. ; Mlle C. Laferrière, Montréal ; P. Houlié, ville St-Jean-Baptiste

REBUS.

O O O O O O O O
 O O O O O O O O
P O O O BOIS O O O
G O O O IL IL O O O
 O O O O O O O O
 O O O O O O O O
 O O O O O O O O

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Un roi a toujours plus de flatteurs que d'amis

CHOSSES ET AUTRES

—Les cinq plus gros hommes de Pictou pèsent 1,340 livres.

—Le pape a consenti à l'établissement d'un évêché dans le Nebraska.

—De toutes les grandes villes, Chicago est celle qui augmente le plus vite.

—L'impératrice d'Autriche a 224 paires de bottines, qui lui ont coûté \$6 la paire.

—A Quakutsk (Sibérie), la terre est toujours gelée à une profondeur de 50 pieds.

—Quatre-vingt-cinq mille piastres ont été souscrites pour le monument du général Grant, à New-York.

—La population d'Ottawa a augmentée de 2,066 habitants. La capitale compte maintenant 32,857 habitants.

—A la convention des Canadiens-français du Connecticut, il a été recommandé d'enseigner aux enfants les langues française et anglaise. Cette idée est loin d'être mauvaise.

—Une vieille dame rusée prévenait sa fille mariée de ne point trop tracasser son mari, et termina en disant : " Mon enfant, un homme est comme un œuf. Tenu pendant quelque temps dans de l'eau chaude, il bouillera mou, mais si on le tient là longtemps, il durcit."

—"Comment se fait-il qu'il y ait tant de vieilles filles parmi les maîtresses d'école?" demandait un commissaire au surintendant, l'autre jour. "Parce que, règle générale, les maîtresses d'école sont des femmes de bon sens, et nulle femme n'échangera une position de \$50 pour un homme de \$10," répondit-il.

LE SECRET DE L'ABBE CESAIRE

Tel est le titre du nouveau roman qui paraît dans le journal *Le Voleur Illustré*, et dont l'auteur, M. Léon de Tinsseau, couronné par l'Académie française pour son roman, *La meilleure Paris*, est en train de conquérir une place éminente parmi les maîtres du roman contemporain.

Le Voleur Illustré, composé, comme son titre l'indique, de la fleur des articles et des gravures cueillis dans les publications françaises et étrangères, est tout à la fois un recueil de romans et de nouvelles, une revue littéraire et mondaine, un journal d'actualités, etc. Par la plume et par le crayon, il suit pas à pas les événements du jour, les personnalités en évidence, les curiosités de toute nature; c'est, en un mot, le plus complet, le plus intéressant, le plus honnête, en même temps que le moins cher des journaux populaires illustrés.

Toutes les semaines, un numéro de 16 pages, 48 colonnes, 4 pages d'illustrations sous couverture glacée; tous les ans, table et couverture annuelle et prime en couleur.

Prix de l'abonnement: un an, 9 francs. Bureaux à Paris: Rue des Saints-Pères, 30.

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO. 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

10328

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	-	-	\$50
2me	"	-	25
3me	"	-	15
4me	"	-	10
5me	"	-	5
6me	"	-	4
7me	"	-	3
8me	"	-	2
86 Primes, a \$1	-	-	86
94 Primes			\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

CARTES A JOUER

Les propriétaires du MONDE ILLUSTRÉ peuvent fournir aux familles et au commerce en général de

JOLIES CARTES A JOUER

aux prix modiques suivants:

	1ère qualité.	2me qualité.
La grosse.....	\$11.00	\$5.00
La douzaine.....	1.00	0.80
Le jeu.....	0.15	0.10

Les commandes de la ville et de la campagne exécutées avec diligence. Conditions: comptant.

BERTHIAUME & SABOURIN,
30, rue St-Gabriel, Montréal.

VICTOR ROY
ARCHITECTE,
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL

Imprimerie et lithographie GEBHARDT-BERTHIAUME, 28 et 30, rue St-Gabriel



LES REMÈDES DE GEO. TUCKER, le guérisseur sauvage, No 864, rue Saint-Laurent Montréal, sont vendus seulement dans les pharmacies et épiceries. Demandez le "Sirop Botanique de Tucker, "Arzapaho" ou "Baume de Montagnes Vertes," "Poudres Indiennes de Tucker pour les Vers, les Emplâtres de la Montagne Verte. Envoyez vos ordres au No 864, rue St-Laurent. Il y a aucun colporteur d'autorité à vendre pour moi sur les marchés ou de porte en porte. Exigez que le portrait du guérisseur sauvage et le nom de la compagnie des Montagnes Vertes soient sur chaque bouteille ou boîte que vous achèterez.

ETABLISSEMENT DE 1RE CLASSE

LEFRANCOIS FRÈRES,

314, Rue Ste-Catherine,
MONTREAL

Assortiment complet et choix de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

EAU MINÉRALE DE SAINT-LÉON

Si vous souffrez d'indigestion, buvez l'EAU DE SAINT-LÉON après chaque repas, et à jeun pour la constipation. En buvant cette eau merveilleuse vous éviterez la Picté et autres maladies contagieuses.

E. MASSICOTTE & FRÈRE,
Soleils agents pour Montréal.
217, rue St-Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

IMPORTANT

C'est avec beaucoup de plaisir que j'annonce au public que j'ai été guérie d'une maladie que les médecins supposaient être un cancer ou une tumeur dans les organes génitaux, par Geo. Tucker, le guérisseur sauvage, No 864, rue Saint-Laurent. Les médecins désespéraient de moi quand je me suis adressée à lui, et une semaine après j'étais sauvée d'une mort que l'on considérait comme certaine. Je ne pourrais le recommander trop chaleureusement aux personnes qui souffrent et au public en général. Madame HENRI SURFENANT, No 104, rue St-Martin, Montréal.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS:

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

DR JOSEPH NOLIN,

Élève du Collège Dentaire de Philadelphie,
CHIRURGIEN - DENTISTE,

142, RUE BELMUR, EN FACE DU GÉBUS, 142
Heures de Bureau: de 9 à 5.

Le MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.